



La « machine infernale » des dérives identitaires

Pour le sociologue Jean-Claude Kaufmann, la crise dans laquelle la France et le monde s'enfoncent n'est pas seulement économique et financière. C'est tout un modèle de société qui est menacé. Le nôtre.

Entretien

« L'identité est étrange, très agaçante pour le scientifique », dites-vous. Pourquoi ?

Parce qu'elle est partout et nulle part. Il suffit d'ouvrir un journal ou de regarder la télévision pour voir le mot « identité » revenir toutes les cinq minutes : identité adolescente, identité nationale, identité bretonne, identité économique. On a tout de suite l'impression de savoir de quoi l'on parle. Or, c'est là le paradoxe : l'identité n'est pas une donnée naturelle, inquestionnable. Et les enjeux de sa définition sont cruciaux pour notre avenir.

Contrairement aux idées reçues, l'identité ne renvoie ni à l'histoire ni à la mémoire ?

Non car l'identité est quelque chose d'historiquement nouveau. Le concept est apparu dans l'après-guerre, les années 60, à partir du moment où l'on est passé d'une société institutionnelle et collective qui cadrait les individus à une société qui est un peu l'inverse, une société qui fait de l'individu son centre de gravité.

Vous évoquez l'intense travail de réécriture de soi de tous les déracinés...

Encore plus que d'autres, les migrants, en décalage avec la culture dominante, doivent reconstruire leur histoire. Ils ne comprennent pas qu'on les renvoie à de supposées racines, à

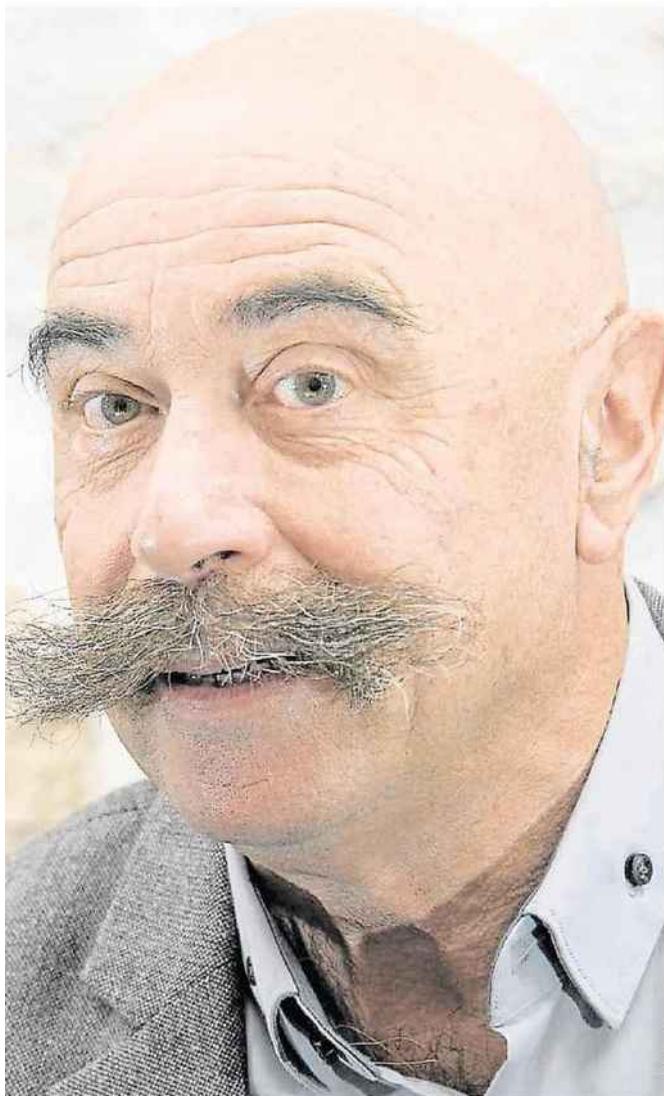
la couleur de leur peau ou à leur religion. Confrontés aux discriminations, ils sont parfois tentés par le communautarisme. C'est comme cela que se renforcent les intégrismes identitaires.

Quand les papiers d'identité ont-ils été imposés ?

Aux XVI^e/XVII^e siècle, il y a les registres paroissiaux. Et des passeports intérieurs et des livrets de circulation pour, par exemple, les ouvriers qui vont de ville en ville. Mais ce ne sont pas des papiers que l'on porte sur soi. Au XIX^e siècle, on voit apparaître le carnet anthropométrique, qui est du fichage, pour, encore une fois, des populations nomades, notamment les Tsiganes. La carte d'identité a été instaurée en 1940 sous le régime de Vichy. La mention « Juif » y figure à partir de 1942. Le document est généralisé un an plus tard, avec le numéro d'inscription au répertoire national d'identification des personnes physiques. Toute la réalité d'une personne est censée y être concentrée.

Pour vous, le retour du religieux est impulsé par la révolution identitaire ?

Au cœur de ce travail identitaire, il y a un noyau nécessaire de croyances. Il faut se raconter l'histoire de soi à partir de ce que l'on vit et il faut croire à cette histoire de soi. Ce qui explique le renouveau religieux sous cette forme. Pour le meilleur lorsque cela stabilise l'individu, lui donne une



Jean-Claude Kaufmann : « Mon nom ne l'indique pas, je suis d'origine italienne »

sagesse. Et le pire – le communautarisme et le fondamentalisme – quand cela devient un dogme étroit et fermé, qui filtre tout.

Le débat sur l'identité nationale, sous la présidence Sarkozy, a-t-il ouvert la boîte de Pandore ?

Au début, c'est juste un coup électoral vis-à-vis du Front National, c'est-à-dire de la récupération de voix. Nicolas Sarkozy avait déclaré : « L'identité, ce n'est pas un gros mot », du genre on peut en discuter, pourquoi pas ? Sauf qu'il faut voir le potentiel « d'explosivité » qu'il y a derrière. Elle est indéfinissable cette identité nationale. Elle est en reformulation permanente avec toutes les vagues de migrations venues de l'extérieur et puis des systèmes de migrations internes aussi.

La libération de la parole raciste est-elle propre à l'extrême droite ?

Non. Le racisme tranquille, le « *Je ne suis pas raciste...* », est propre aux extrêmes, pas forcément de droite.

L'ennemi en face est simplement quelqu'un de différent.

Qui sont ces « petits Blancs » français qui rejettent les étrangers ?

L'expression est dans l'air du temps. Ce n'est pas un groupe clairement délimité. Ils ne sont pas plus Français que les autres comme ils aimeraient le croire. Ils ne s'en convainquent que par la désignation d'un bouc émissaire qui crée l'illusion de l'unité. Le coupable est l'autre, l'étranger. Les Roms actuellement.

Alarmiste, vous appréhendez aussi une crise de civilisation ?

Je suis convaincu que notre civilisation, qui n'est pas une horreur absolue, qui a produit plein de choses positives comme la liberté, arrive à bout de souffle. C'est l'argent qui est désormais au centre de tout. Le fric, les marchés, les échanges monétaires. Le politique n'a même plus d'espace. On laisse faire les spécialistes.

C'est pour cela que vous citez le syndrome du *Titanic* ?

On valse sur le bateau qui sombre au son des violons. Dès que cela se calme un peu, on n'entend que cela, la crise est derrière nous, c'est hallucinant ! Là, avec la dette, on est à la merci d'un battement d'aile de papillon.

Et selon vous, les dérives identitaires y sont pour beaucoup ?

S'il y a un approfondissement de la crise, cela va prendre aussi cette forme-là. On cherche des explications à la souffrance, aux difficultés de tous ordres. Et la réponse qui fait tilt, c'est : « *On est là depuis longtemps et il y en a d'autres qui sont arrivés plus récemment et qui sont mieux servis que nous* ». C'est le raccourci typique qui entraîne extrêmement loin. L'idée étant qu'il y a d'une part de « vrais Français » et d'autres qui le sont moins.

La Raison seule ne guide donc plus le monde ?

On ne peut faire le deuil des Lumières. Empiler le savoir pour progresser, avancer sans cesse, quel programme extraordinaire ! Or, il n'y a plus de réflexion sur l'avenir de la société, plus de vision, plus d'horizon, l'argent a remplacé la Raison. On n'entend plus les intellectuels, bouffés par les experts. Le monde est trop complexe pour certains qui ont ce besoin identitaire de bâtir des certitudes. Arrêtons de danser sur le pont du *Titanic* !

Recueilli par Pascale MONNIER.

Identités, la bombe à retardement,
Textuel,
64 pages, 8 €.

Repères

■ Jean-Claude Kautmann, 65 ans – il est né à Rennes et connaît bien la Bretagne –, est sociologue, directeur de recherche au CNRS.

■ Il analyse la façon dont les normes naissent et se structurent dans un monde contemporain marqué par la liberté des choix individuels. Et la diversité des comportements.

■ *La Vie HLM, usages et conflits*, aux Éditions ouvrières, en 1983, est le premier ouvrage d'une longue série consacrée à la vie quotidienne des Français. Le chercheur s'intéresse également au couple, à la cuisine, à l'amour, aux pères et aux fils, et même au Prince charmant.

■ En 2004, paraît *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, chez Armand Colin, qui, comme les autres livres de Jean-Claude Kaufmann rencontre un succès public incontestable. *La Guerre des fesses*, Éditions Jean-Claude Lattès, n'échappe pas à la règle en 2013.